

Nul n'est prophète...

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204984>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasensteïn & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



NUL N'EST PROPHÈTE.

Il y a quelques années, un tableau singulier, exposé dans la vitrine d'un magasin de Lausanne, faisait s'écarter les yeux des passants. C'était, dans des figures laides à faire peur, une peinture des ravages de l'absinthe. La gaucherie du dessin trahissait une ignorance absolue de l'anatomie, et si fantasque était le coloris que les curieux les plus bienveillants en étaient dérouter. Cependant, de l'ensemble de cette œuvre primitive se dégageait une sensation de cauchemar d'une indéniable intensité. A quelque temps de là, le public put voir, du même peintre, d'autres compositions symboliques, ainsi que des morceaux de paysages, sous-bois, grèves du Léman, effets de neige, jeux de lumière sur l'eau ou dans le feuillage, qui attestaient autre chose que l'amusement d'un amateur et où, d'une toile à l'autre, les progrès sautaient aux yeux. On sut que l'artiste était un pauvre manœuvre d'imprimerie, M. Samuel Rochat, margeur à la *Gazette de Lausanne*, dévoré depuis sa tendre enfance par la passion de la peinture. Quelques personnes s'intéressèrent à lui et le firent entrer à l'Ecole des beaux-arts de Genève. Il n'y resta que peu de mois. Il s'y gâtait la main, prétend-il. En réalité, il y étouffait. Aussi bien, on ne met pas le rossignol en cage. Sorti de l'école primaire à quinze ans, n'ayant dès lors étudié que dans le livre de la nature, tout en faisant le rude apprentissage de la vie, M. Samuel Rochat ne pouvait plus se plier à un enseignement scolastique, quelque excellent qu'il fût. Après avoir été rive pendant treize années aux flancs d'une presse typographique, il fallait à son esprit poétique, à sa rêverie de coloriste, la magie de nos horizons alpestres, la vue de ces crêtes de neige pures comme des épaules de marbre, la caresse d'un rayon de soleil sur le lac, le mystère de la nuit enveloppant les campagnes, les mille aspects de la forêt, du ciel et des eaux.

Ayant donc lâché l'atelier de l'imprimeur, notre concitoyen se donna tout entier à l'art, avec un courtoisement plus admirable qu'il n'avait souvent pas de quoi se fournir de couleurs et de pinceaux. N'ayant personne non plus pour lui apprendre les procédés techniques, il les trouva tout seul; il en inventa même qui n'appartiennent qu'à lui et qui donnent à certaines de ses toiles, par l'habileté dans la dégradation des teintes, une profondeur en même temps qu'une légèreté et qu'une luminosité que pourraient lui envier bien des paysagistes haut cotés.

Le hasard amena un jour dans la petite salle basse et mal éclairée qui lui sert d'atelier, un visiteur de la République Argentine. Saisi par l'originalité autant que par la grâce de ce talent primesautier, cet inconnu décida M. Rochat à partir pour Buenos-Ayres, lui promettant qu'il y trouverait la gloire. De fait, l'exposition de ses œuvres, qu'il fit là-bas, eut un succès retentissant. Les journaux consacrèrent à l'artiste de longs articles dithyrambiques, où on le comparait tantôt à Böcklin, tantôt à Puvis de Chavannes.

Il put voir son portrait dans les revues illustrées, avec des reproductions de nombre de ses toiles. Et l'on ne se contenta pas de louer ses œuvres, on les lui acheta, on lui fit des commandes. La ville de Baradéro lui confia la décoration de son église : quatorze grands tableaux représentant les scènes de la Passion. Une seconde exposition, comprenant essentiellement des pages de caractère religieux ou mystique, mit le comble à sa célébrité. On y voyait, entre autres compositions, une *Marche à l'étoile*; l'*Ecstasy*, figurée par une jeune femme se détachant en blanc sur la bordure d'une sombre forêt et figée dans l'admiration d'un ciel transparent de lumière; l'*Angelus*, plaine encadrée de chênes, où prie une bergère devant ses moutons; *Vers l'idéal*, enfin, morceau capital, traduisant avec une puissance étonnante la nostalgie de la terre natale : au milieu d'un paysage aride, un homme nu, accroupi sur un roc, songe mélancoliquement, le regard perdu dans l'espace, et en son rêve lui apparaît à travers la brume la silhouette bien-aimée de ses belles montagnes de Suisse.

Les artistes, les critiques affluaient chez celui qu'un journal argentin appelait « le peintre mystérieux ». Et rien ne stupéfiait autant les visiteurs que de se trouver en présence d'un homme qu'ils prenaient tout d'abord pour le garçon d'atelier, le broyeur de couleurs du maître, tant sa mise et son maintien étaient modestes. On s'attendait à voir quelque rapin à la chevelure ébouriffée, une sorte d'apôtre d'allures extravagantes, et c'était, comme nous le dit M. Rochat, un bonhomme ne payant pas de mine, « un pauvre petit paysan vaudois » qui s'avancait et disait : « Le peintre, c'est moi-même ».

En peu de mois, M. Rochat se trouva possesseur d'une petite fortune. Il eût pu devenir riche. Mais le mal du pays le minait. Il revint bien vite à Lausanne, se lança avec une nouvelle ardeur dans la lutte pour l'art, et bientôt aussi, hélas ! pour la vie, car les mécènes sont rares chez nous. Peut-être les amateurs de peinture ignorent-ils encore cet enfant de la Vallée de Joux dont le nom est illustre au sud de l'Amérique. Que n'ont-ils pénétré ces jours-ci dans le bâtiment de l'ancienne Académie ! Ils y auraient vu des choses qui les eussent ravies et auraient compris que, soit qu'il chante les Alpes fribourgeoises en hiver, les sapinières, le lac miroitant, le haut Léman vu de la Rosiaz, soit qu'il traduise le murmure des rivières au clair de lune ou dans le jour tombant, l'artiste qui sait mettre tant d'âme, d'harmonie et de fraîcheur dans ce qu'il reproduit ou imagine, est digne d'être apprécié aussi de ses concitoyens.

Le jour viendra, nous en sommes certain, où les musées, les collectionneurs se disputent les tableaux de M. Samuel Rochat. Souhaitons que ce ne soit pas quand il sera mort de faim.

V. F.

LOIN DU BAL

Croquis rustique.

Cambrés comme des coqs attendant le combat, Leurs visages rougeauds, tout bouffis d'allégresse, Vers le bal sont allés tous ceux de la « Jeunesse », Avec leur bonne amie accrochée à leur bras.

La fanfare s'essouffle à son meilleur morceau ; Et dans l'air épaissi de la grange où l'on danse Les couples, trop nombreux, se heurtent en cadence, Puis, assoiffés, s'en vont boire du vin nouveau.

Et tandis qu'attablés, rustiques et sans fard, Ils donnent libre cours à leur exubérance, Timides, les amants s'égarent en silence Dans la paix enivrante du soir campagnard...

Tous deux sont arrêtés sur le bord du chemin. Et comme l'ami serre un peu plus fort la main, Qui, douce, s'abandonne à l'étreinte innocente, La belle suit du pied, pour avoir l'air absente, Le rythme colossal du bombardon lointain.

HENRI SCHÜLER.

BISMARCK È LÈ SUISSSES

L'è z'u mort, elli Bismark, et, ma fâi, se s'isse l'a ètà accetà ào Paradis, faut cràire que l'avant rido falta de quauquon po remettre l'ordre per lè damon ; cà ein a fè tyà dau mondo, elli tsaravòta, dau temps que l'ire *chancelier* pè lè z'Allemagne. D'ailleu vo vo rappela prau qu'on appelle dau Bismark elli crodïo vin que l'ai avai z'u onn'annâie que sè faillai ètatsi à la tråblia po lo bâire et aprî sè gossorî avoué dau chenique po sè remouâ lo goût.

Po on crodïo corps l'ètai on crodïo corps et que l'èpouâirive tot lo mondo, tant qu'à sa ballamère.

Faillai que l'ausse adî quauquon à croussi, on iâdzo lè z'Autrichiens, on outro coup lè Danemarkares et po fini lè Français. L'ai rein que lè Suisses que lau z'a rein pu po cein qu'ein avai onna pouère de la mètsance, du l'histoire de *Rondzon dau Dzorai*, que l'ètai on lulu que n'avai pas frâ ai get, vo lo prometto.

Po vo lo racontâ bin adrâi, mè faut vo dere que Bismark l'avai écrit onna lettra à dau trâi payi, iò sè desâi que faillai l'ai einvouyî de tsacon on sordâ, lo pllie crâno que l'ai ausse, que l'ai voliâve bailli onna décorachon (que l'è dan on boquiet qu'on épingue à sa botenire). N'è pas falta de vo dere que l'ire rein qu'onna crodïe ruse de Bismark po savâi iò l'irant lè pllie intrépido sordâ de la terra.

La France ein einvouye dan ion, on gros pansu que pèsâve bin dou quintau ; l'Autriche l'ai espédie assebin on grand diåbllo. Ma fâi lè Suisses ne sâvant pas cò chaidre, po cein que sè vaillant ti et po fini l'an teri ào sort, iò vaicé que l'è Rondzon que l'a z'u lo bon mimero et que l'a faliu sè dépatsi de preindre lo tsemion de fè po Berlin, li que n'avai jamé ètà qu'ai faire d'Ouron et de Mâodon.

Quand lè que l'arreve lè, lo fant eintra dein on pâilo, pè lo palais que crâio, iò l'ai avai dâi bi maubllio, on bi trossi, tot de bou du, paonna brequa de sapin et l'a faliu atteindre son tor.